

Rachel Fontaine, *Black Magic*, Montréal, Quinze, 1985, 329 p.

Gilles Dorion

Number 59, October 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48224ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

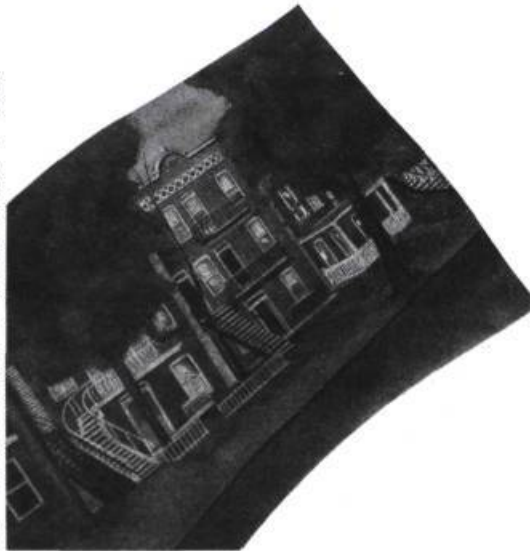
Cite this review

Dorion, G. (1985). Review of [Rachel Fontaine, *Black Magic*, Montréal, Quinze, 1985, 329 p.] *Québec français*, (59), 21–22.



L'ombre de Michel Tremblay (et même celle de Jacques Godbout) plane sur le premier roman de Rachel Fontaine, *Black Magic*, prix Robert-Cliche 1985, en raison du décor, la rue Fabre, de l'ordonnance générale du roman dont l'action se déroule en trois journées (complétées par un épilogue ouvert sur le déménagement du 1^{er} avril) et de l'emploi d'une langue s'écartant de la « norme ». Pourtant le traitement de l'histoire et du discours diffère sensiblement de la « manière » de Tremblay. (Nous n'avons pas l'intention de poursuivre la comparaison avec cet auteur, car ce ne serait pas rendre justice à l'originalité créatrice de Rachel Fontaine.)

Deux protagonistes (ou groupes de protagonistes) principaux animent l'histoire : Fabienne, la mère, dans la trentaine, celle de Sophie, 8 ans, et la « seconde mère » d'« une nuée d'enfants (tous des garçons !) » (p. 57) du quartier, qui forment avec Sophie le deuxième groupe d'acteurs, sans compter les figurants que sont les habitués de la rue Fabre (marchands, commerçants, livreurs...). Depuis quatre ans Fabienne a emménagé dans un vaste logement bientôt envahi « par ces curieux oisillons, séduisants et bavards ». S'instaurent alors avec cette marmaille des rapports affectueux faits d'intimité, de confidences et de tendresse où chaque être, adulte ou



enfant, tente d'exercer son autonomie, affirme sa personnalité, ses désirs, ses goûts, ses besoins, caresse ses rêves. En romancière (déjà) chevronnée, Rachel Fontaine présente les personnages à un moment particulièrement choisi de leur réflexion, que l'on pourrait désigner sous le nom de « crise » — en conférant au mot son sens étymologique. Fabienne s'interroge sur son rôle de mère de Sophie, de « seconde mère » et de femme. Sophie, singulièrement précoce pour son âge, se pose elle aussi une foule de questions sur son comportement, sur les relations qu'elle entretient avec sa

mère et avec ses copains. Tous les autres comparses et figurants, des gamins de la rue à Ferdinand, l'amoureux de Fabienne, livrent tour à tour leurs réflexions ou leurs incertitudes. Finalement, cet ensemble bien orchestré de questionnements fondé sur des analyses fort judicieuses débouche sur de nouvelles attitudes, promesses de lumineux espoirs. Il convient ici de noter l'alliance étonnante d'ingénuité et de précocité des enfants qui permet d'évaluer le rôle de Fabienne.

Pour marquer l'élaboration des rapports nouveaux qui vont s'établir au sein de cette communauté restreinte, la romancière fait montre d'un talent tout à fait exceptionnel d'observation de l'âme humaine, des enfants comme des adultes. La justesse des notations psychologiques étonne et séduit tout à fait. Ce don d'observation intérieure se double d'une aussi exceptionnelle faculté de percevoir le monde extérieur, de peindre les décors (même enfermés dans une boîte de chocolats), de visualiser l'espace en même temps qu'il souligne les rapports intimes qui se créent avec les mouvements du cœur et de l'esprit. Tout naturellement, sans heurts, sont présentés par un narrateur omniscient et complice les points de vue soit successifs, soit adroitement superposés des je/elle, Fabienne/Sophie — et des autres — à tel point que la narrateur (narratrice) semble se confondre avec ses personnages et traduire directement leurs pensées les plus secrètes. Cette alternance Fabienne/Sophie, Fabienne/la narratrice... est plus particulièrement marquée dans certains passages où l'on ne doute pas un instant que, sans avertissement préalable, c'est tel ou tel personnage qui livre ses propres réflexions sans « l'aide » de la narratrice. La maîtrise de ce procédé romanesque s'affirmera (et s'affinera) sans aucun doute avec l'expérience, mais elle est déjà digne de mention.

C'est au plan de l'écriture qu'a été fait un des principaux efforts de l'auteur, en particulier au plan de la langue. L'adaptation (ou la transcription) phonétique atteint ici un niveau insurpassé (cro-yons-nous...) dans le roman québécois, soit qu'il calque minutieusement les moindres effets d'articulation, de prononciation, de déformations linguistiques de personnages faiblement scolarisés, soit qu'il reproduise, avec l'exactitude technique d'enregistrements pris sur le vif, le langage des enfants dans ses balbutiements, ses approximations, ses hésitations et ses erreurs parfois comiques, parfois navrantes. Tant de travail, tant d'acharnement affecté à cette tâche pose la question de l'utilité (est-ce une leçon ?) d'une telle démarche. Il est hors de doute qu'il décrit un petit monde bien délimité — exemplaire, de ce fait — d'un quartier spécifique de Montréal, d'un groupe restreint d'individus, en même temps qu'il le caractérise à merveille (!). Le « jeu » en vaut-il la chandelle ? Vaut-il la peine — comme chez Tremblay — de pousser la peinture/caricature à ce point de fidélité ? La satire n'est certainement pas innocente...

De même l'introduction de québécismes — de bon ou de mauvais aloi — au travers de phrases par ailleurs écrites et structurées selon la « norme » rend une sorte de parler au second niveau, celui des personnages auxquels l'auteur « emprunte » leurs façons de s'exprimer (paparmane, s'écrapoutissaient, un troque cat par cat, une table de poule, une chambre d'espère, un bégouéle, se faire griller, tête d'oreiller...). Fabienne décrit ainsi sa « mission » : « Il s'agissait de s'infiltrer au sein du petit peuple, de copier les gestes des gens, d'adopter leurs habitudes et leur langage [...] bref, d'imiter l'ensemble de leur comportement » (p. 91). La tâche est singulièrement bien réussie et par Fabienne et par la romancière. D'autre part, l'écriture de l'auteur comporte nombre de phrases « bien tournées », conventionnelles ou « conventuelles »... composées de formules toutes faites, d'épithètes obligées, de poncifs littéraires qui dénotent l'application.

Rachel Fontaine doit dépasser les procédés pour atteindre à la pleine maturité de son écriture et de son style, sans renier son individualité. Elle possède de l'étoffe, car son roman manifeste un talent indéniable. Le jeu social auquel se livre Fabienne avec tant de spontanéité et de générosité se reflète chez la romancière qui, elle aussi, s'adonne à l'écriture par inclination et avec passion, et qui promet les plus brillantes réussites.

Gilles DORION

Rachel Fontaine, *Black Magic*, Montréal, Quinze, 1985, 329 p.

EN CRIANT LAPIN!

lionel boisvert

Toute communauté linguistique possède son propre répertoire d'expressions figées, généralement imagées, qui sont des éléments de discours préconstruits, se présentant tout faits à l'esprit des locuteurs. Comme pour tout autre élément lexical, le lexicographe ne peut éviter de se poser le problème de leur origine, beaucoup plus ardu que dans le cas des mots simples. En effet, dans ce dernier cas, on se contente habituellement d'en préciser l'origine, soit dans la langue mère, soit dans une autre langue (le français *mur*, par exemple, vient du latin *murum* et *redingote*, de l'anglais *riding-coat* : ceci tient lieu d'explication). Dans le cas des expressions figées, imagées surtout, si l'origine des éléments constitutifs est claire, ce sont plutôt les raisons précises de leur association qui font problème, parce qu'elles se perdent le plus souvent dans la nuit des temps, dans les méandres de l'inconscient collectif.

Il en est ainsi de l'expression québécoise, banale à première vue, qui sert de titre à cette chronique : faire quelque chose *en criant lapin*, c'est faire quelque chose rapidement et facilement, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. L'expression a déjà été relevée par plusieurs lexicographes et observateurs québécois du langage depuis le début du XX^e siècle, d'abord sous sa variante (plus ancienne, semble-t-il) *en criant ciseau*, puis, moins fréquemment, *en criant Jack*, et enfin, forme la plus répandue, *en criant lapin* (parfois déformée en *en criant la paix*).

L'explication un jeu d'enfants ?

Selon Jacques Cellard, le seul linguistique à en avoir hasardé une explication, cette expression « correspond sans doute, du moins à l'origine, à un

jeu d'enfants dans lequel il fallait crier le plus vite possible un mot banal, *lapin* ou *ciseau*, pour ne pas perdre » (dans *Ça mange pas de pain*, Paris, Hachette, 1982, p. 98).

Cette hypothèse a le mérite d'être imaginative, mais qu'explique-t-elle vraiment ? D'une part, on ne connaît pas un tel jeu et, d'autre part, le hasard a bon dos qui constitue le seul lien entre les divers éléments du paradigme, *lapin*, *ciseau* et *Jack*. La seule explication valable à nos yeux serait celle qui établirait un lien plausible entre ces éléments variés, car enfin, pourquoi *lapin* et pas *cheval*, *ciseau* et non *marteau*, etc., qui sont pourtant tout aussi banals ?

Nous avons pu bénéficier, pour notre investigation, de quelques données qui faisaient défaut à Jacques Cellard ; un rapide examen de sources récentes (notamment *Le parler populaire du Québec et de ses régions voisines. Atlas linguistique de l'Est du Canada* de G. Dulong et G. Bergeron, ainsi que le fichier lexical du TLFQ) et des enquêtes personnelles nous ont livré de cette expression les variantes que voici, plus rares assurément, mais bien attestées tout de même : *en criant couteau*, *en criant bine* et *en criant fusil*.

Et s'il y avait cris et cris !

Or, le lien entre les éléments variés existe et on le retrouve, à notre avis, (à une exception près), dans les cris des marchands ambulants qui arpentaient les rues des grandes villes d'Europe et d'Amérique, jusqu'à la fin du siècle dernier — un peu plus tard pour certains — pour y proposer les marchandises les plus hétéroclites. Depuis le moyen âge, frappé par leur pittoresque, on a enregistré les cris de ces vendeurs itinérants qui déambulaient en criant qui « lapins, peaux de lapins », qui « couteaux, ciseaux